

ISKRA PRÉSENTE



CHRIS MARKER LE

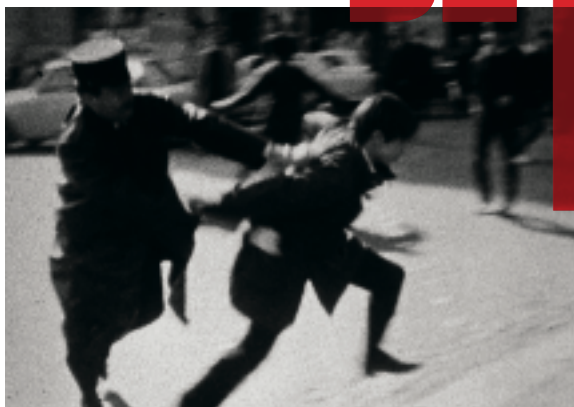
FOND

LES VÉRITABLES AUTEURS
DE CE FILM, BIEN QUE POUR
LA PLUPART ILS N'AIENT PAS ÉTÉ
CONSULTÉS SUR L'USAGE FAIT ICI
DE LEURS DOCUMENTS, SONT
LES INNOMBRABLES CAMERAMEN,
PRENEURS DE SON, TÉMOINS
ET MILITANTS DONT LE TRAVAIL
S'OPPOSE SANS CESSER À CELUI
DES POUVOIRS, QUI NOUS
VOUDRAIENT SANS MÉMOIRE.

ON ENTEND LES VOIX DE
SIMONE SIGNORET
JORGE SEMPRUN
DAVOS HANICH
SANDRA SCARNATI
FRANÇOIS MASPERO
LAURENCE CUVILLIER
FRANÇOIS PERIER
YVES MONTAND
JEAN-CLAUDE DAUPHIN



DE L'LAIR



EST



ROUGE

VERSION
RESTAURÉE
3 HEURES

© 1980/2010 ISKRA FILMS

IMAGE PIERRE L'HOMME - MICHEL DESROIS - ETIENNE BECKER - TONY DAVAL - MICHÈLE RAY - CLAUDE JOHNER - J.M. SUREL - ROGER RIPPE - CHRISTIAN ODASSO - FRANÇOIS REICHENBACH - HARALD MAURY - HARRICK MAURY - WILLIAM KLEIN - J.F. DARS - ANNE PAPILLAUD - POL CÈBE - MARCEL TRILLAT - RENÉ VAUTIER
THÉO ROBICHER - BRUNO MUEL - PIERRE DUPOUEY - RAYMOND ADAM - PAUL GOURRON - ROGER PIC - CARLOS FRANQU - WILLY KURANT - PETER KASSOVITZ - RAYMOND DÉPARDON - PAUL SEBAN - CHARLY GAËTA - ALBERT COSTE - AHMAD FAROUHI - MARC KARLIN - PINI GLENN - CLAUDE OTZENBERGER - MICHEL FANO
ALAIN BERNARDEAU - ALAIN LAGUARDIA - EDOUARD HAYEM - GUY DEVART - FERNAND MOSKOVITZ - YANN LE MASSON - HÉRVÉ PERNOT - MARIO MARRET - JIMMY GLASSBERG - ROBERT DIANOUX - JEAN BOFFETY - ROBERT DESTANDUE - MARIA KOLEVA - MARC PAULY - MICHEL HUMEAU - HIROKO GOVAERS - JIRI PELIKAN
BERNARD BÉRAUD - MICHEL CENET - CARLOS DE LOS LLANOS - GIULIETTA CAPUTO **MIXAGE** ANTOINE BONFANTI **ÉQUIPE DE TRAVAIL** VALÉRIE MAYOUX - LUCE MARSAN - PIERRE CAMUS - A.C. MITTELBERGER - CHRISTINE AYA - PATRICK SAUVION - JEAN-ROGER SAHUNET **SCRIPT** EUPHÈTE KOSINSKI **GÉNÉRIQUE** ETIENNE ROBIAL
PRODUCTION ISKRA INGER SERVOLIN - ALINE BALDINGER - CLAUDE VEUILLE **INA** MANETTE BERTIN - THIERRY GARREL **DOVIDIS** PIERRE NEURISSE - CATHERINE POUBEAU **DISTRIBUTION ISKRA**



INTENTION DU DOSSIER DE PRODUCTION

PAR CHRIS MARKER

1) Du bon usage des épiluchures :

Un film a deux points communs avec un iceberg, à savoir: qu'avec le temps il en reste de moins en moins, et que sa part invisible est plus grosse que sa part visible. Sauf rares exceptions, chaque ouvrette cinématographique laisse derrière elle un nombre considérable de chutes, doubles, coupures, regrets, remords... Leur destin est de s'en aller au mauvais vent des boîtes, des stocks, des bunkers, de la rouille, de la grogne, de l'oubli. Et pourtant, il serait idéaliste de penser que ce partage correspond fatalement à un choix de qualité (je parle surtout ici du film dit "documentaire" du de reportage, du film vivant, ayant filmé la vie) et que le rapport du matériel monté au matériel exclu est le rapport du "bon " au "mauvais", ou même du "meilleur" au "moins bon". En fait, de tout autres critères interviennent. Il y a d'abord les limites du sujet choisi, qui excluent toutes sortes d'aspects marginaux ou généraux, des moments donnés par le hasard mais non requis par le propos, des digressions heureuses, des erreurs sublimes. Il y a, dans certains cas, la hâte d'un premier choix jamais vraiment remis en question, et qui laisse de côté des éléments qu'un regard plus fouillé ou mieux ajusté eût remis à la première place. Il y a, bien sûr, les phénomènes de censure (ou d'autocensure). Il y a le travail du temps qui redonne à telle phrase, à telle mention, à tel événement une valeur qui pouvait échapper à l'instant de sa prise. Il y a les rapports que ces plans- préhélins du montage établissent entre eux, par-dessus la tête de leurs films (ces plans qu'un regrette jusqu'au dernier moment de ne pas insérer parce qu'ils sont "géniaux" mais "qu'ils n'ont pas leur place", et qui la trouvent d'un coup, cette place, dans un autre ordre suggéré par d'autres rencontres). Quel cinéaste n'a pas rêvé de rassembler un jour ses chutes, ou au moins de les reconsidérer pour réutiliser les plans, les séquences, les rouleaux regrettés ? A y replonger, il est très probable qu'on y trouverait au moins un thème commun: celui de la réflexion. Dans l'ensemble (et seulement dans l'ensemble) on pourrait dire que, parallèlement aux films "faits" qui décrivent en général le temps de l'évènement, le temps de l'action, leurs chutes, leurs retombées, leurs épiluchures décrivent le temps de la réflexion.

Ces fortes pensées sont bien entendu, comme toute pensée, l'alibi conceptualisé d'une nécessité économique. Dans le cas présent: l'envie de faire un film de montage concernant les sept dernières années, et particulièrement sous l'angle des modulations et métamorphoses du thème révolutionnaire dans le monde actuel, le mois de Mai 68 en étant pour la France l'axe symbolique, dérisoire et profond. Quand on n'est pas Harris-et-Sédouy, il faut être l'abbé Pierre.

Je sais que jamais je n'aurai le budget ni les moyens de recherche adéquats à un si vaste sujet. Alors, à moi les épiluchures. Avec tout ce que moi-même et les autres n'avons pas retenu, pas utilisé, je ferai mon film que j'avais un moment songé à baptiser d'une expression employée pour la première fois dans son sens constructif: Les Poubelles de l'Histoire.

2 - Esquisse d'un inventaire :

Les grèves sauvages au début de 67 ... La Savie à Caen, la Rhodiocéta, des bouts d'interviews pris ici ou là alors que ça commençait à bouger et que nous ne savions pas encore très bien ce qu'il fallait, ce qu'il faudrait faire... Un voyage en Bolivie en Juin 67, filmé et jamais utilisé.... Des coups d'oeil sur les USA en Octobre 67, parallèlement à mon tournage de la marche sur le Pentagone, lorsque le mouvement prenait forme dans les universités (et, à ce propos, une relecture de cette action sur le Pentagone, à la lumière d'événements ultérieurs, qui lui donne aujourd'hui un tout autre sens....) Des documents inédits sur "L'affaire Langlois"... Cuba au moment de la lutte contre le dogmatisme, l'"hérésie cubaine " à son apogée....Une interview inédite de Fidel Castro à cette époque, traitant des "pseudo-révolutionnaires ".... Des photos reçues de Chine, et le récit d'un communisme occidentalUn très grand nombre de documents inédits sur Mai 68, parmi lesquels un tournage en couleur des barricades un entretien de Cohn-Bendit avec étudiants et ouvriers sur la plage de St Nazaire, les discussions étudiants-ouvriers devant Renault, et surtout, "Mai vu par les autres": responsa- -bles gaullistes, policiers, rapatriés et activistes de droite... Prague, l'été 68: tournage et témoignage sonore clandestin.... Emmanuel d'Astier expliquant en 67 la nouvelle problématique politique... Les élections au Venezuela, les maquis, la libéra- -tion d'un colonel américain prisonnier des guérilleros, "Etat de Siège " en vrai....Les jeux Olympiques de 68 au Mexique, le massacre de Tlatelolco, une entrevue avec les membres du directoire étudiant....Un tournage inédit de réac- -tions, dans la province française, après le départ de de Gaulle ("Moi, j'ai voté comme disent les vieux: vote le plus rouge que tu peux, ça a toujours le temps de pâlir"...) Des documents sur le Chili de l'Union Populaire, l'Uruguay des Tupamaros, la répression au Brésil... De passage à Paris, interview d'un officier bolivien qui a pris parti contre sa caste...La condition des travailleurs immigrés exposée par un de leurs porte-parole et par un grand entrepreneur.... Une conférence de presse des travailleurs turcs osant prendre le risque de la publicité pour dénoncer les trafics dont ils sont victimes....Une anthologie de la "publicité détournée " sur les murs de Paris....Des gauchistes font la grève de la faim, d'autres (Sartre en tête) occupent le siège du CNPF... Georges Marchais explique la nouvelle image du PC, il répond aux critiques (stalinisme, Tchécoslovaquie...) dans un débat public....En dehors des sujets précis qui leur étaient consa- -crés, Artur London, Jorge Semprun, François Maspéro (Marx et le Doute, l'idée de Parti, la circulation de l'information etc...) réfléchissent sur leurs expériences....Régis Debray fait le bilan de la sienne...Un militant "radical" nord américain analyse la montée et la retombée du mouvement... Témoignage sur les idées d'Ivan Illich....Visite à un "club de jeunes " au Sénégal, témoignage éloquent parce qu'involon- -taire de la domination culturelle européenne....Un tournage clandestin en Grèce...La répression anti-fedayin à Amman.... Un nombre considérable de documents, de différentes époques, sur le Viet-Nam....Les îles Westman en Islande, flût de calme en-dehors de l'Histoire jusqu'au jour où se réveille un volcan endormi depuis mille ans....La fête des Chats à Ypres... Des "lettres " enregistrées sur cassette, envoyées clandestin- -nement de plusieurs pays....

Voici une première recension de matériaux immédiatement disponibles mais, dès le projet connu, on m'apporte de tous côtés des bobines, des boîtes, des choses...C'est le festival des oubliés du montage, le lumpen-editing. Du passé, faisons table pleine.



PRÉFACE DE LA SORTIE

PAR CHRIS MARKER

On a tendance à croire que la Troisième Guerre mondiale commencera avec le lancer d'un missile nucléaire. Je pense plutôt qu'elle s'achèvera ainsi. D'ici là continueront de se développer les figures d'un jeu compliqué dont le décryptage risque de donner du boulot aux historiens de l'avenir, s'il en reste.

C'est un jeu bizarre, dont les règles changent au fur et à mesure de la partie, où la rivalité des superpuissances se métamorphose aussi bien en Sainte-Alliance des riches contre les pauvres qu'en guerre d'élimination sélective des avant-gardes révolutionnaires, là où l'usage des bombes mettrait en danger les sources de matières premières, qu'en manipulation de ces avant-gardes elles-mêmes pour des buts qui ne sont pas les leurs. Au cours des dix dernières années, un certain nombre d'hommes et de forces (quelquefois plus instinctives qu'organisées) ont tenté de jouer pour leur compte - fût-ce en renversant les pièces. Tous ont échoué sur les terrains qu'ils avaient choisis. C'est quand même leur passage qui a le plus profondément transformé les données politiques de notre temps. Ce film ne prétend qu'à mettre en évidence quelques étapes de cette transformation.

LE FOND DE L'AIR EST ROUGE SCÈNES DE LA TROISIÈME GUERRE MONDIALE

QU'EST-CE QU'ELLES ONT en commun, ces images qui traînent au fond de nos boîtes après chaque film terminé, ces séquences montées qui à un certain moment disparaissent du montage, ces « chutes », ces « non utilisées » (NU dans le code des monteurs) ? C'était le premier projet de ce film : interroger en quelque sorte, autour d'un thème précis (l'évolution de la problématique politique dans le monde autour des années 67/70), notre refoulé en images.

DEPUIS, une autre forme de refoulé m'a été proposée par le hasard d'une coproduction télévisée. Des images utilisées, montées, émises - mais télévisuelles, c'est-à-dire immédiatement absorbées par les sables mouvants sur lesquels s'édifient ces empires : balayage de l'événement par un autre, substitution du rêvé au perçu, et chute finale dans l'immémorial collective.

IL ÉTAIT tentant de faire agir l'une sur l'autre ces deux séries de refoulés, d'y chercher un éclairage de chacune par l'autre (le document rejeté d'un film militant parce que trop ambigu se heurtant au même événement décrit "objectivement" par une agence d'images, le signe ou le cri échappé au reporter étranger à une action, confronté au commentaire politique de cette action resté en plan faute de témoignage pour l'étayer. Hypothèses de travail. La réponse une partie de la réponse se trouve peut être dans le film terminé.

DURÉE : 4 heures*. Deux parties **LES MAINS FRAGILES** et **LES MAINS COUPÉES**. La césure se situe autour de l'année 68. Pourtant en 67 tout est joué : la Révolution Culturelle est reprise en main, l'échec de la gauche révolutionnaire au Venezuela (plus significatif, quoique moins spectaculaire, que la mort du Che en Bolivie) a marqué le tournant de la tentative castriste de "révolution dans la révolution", partout les pouvoirs ont commencé à infiltrer et contrôler les groupes subversifs, les appareils politiques traditionnels ont déjà commencé de sécréter les anticorps qui leur permettront de survivre à la plus grande menace qu'ils aient rencontrée sur leur chemin. Mais on ne le sait pas encore. Et comme la boule de bowling de Boris Karloff dans Scarface qui abat encore des quilles sur sa lancée alors que la main qui l'a jetée est déjà morte, toutes ces énergies et ces espoirs accumulés dans la période montante du Mouvement aboutiront à l'éclatante et vaine parade de 1968, à Paris, à Prague, à Mexico, ailleurs. **VAINE ?** C'est à voir. L'écrasement des guérillas, l'occupation de la Tchécoslovaquie, la tragédie chilienne, le mythe chinois si longtemps préservé par un eurocentrisme à l'envers et aboutissant au psychodrame de la bande des Quatre, font de l'après 68 une longue suite de défaites sur les terrains choisis. Mais dans le déroulement même de ces échecs, des actes ont été posés, des paroles ont été dites, des forces sont apparues qui font que "rien ne peut plus être comme avant" (comme on chantait chez Lip) dans le même temps que le souvenir en a été modifié ou effacé, et quelquefois par ceux là même qui en avaient été les porteurs. D'où l'intérêt de refaire patiemment le chemin parcouru, d'en relever les traces, d'y trouver les indices, les mégots, les empreintes... Enquête antipolicière, qui cherche à retrouver les auteurs de l'innocence plus que ceux du crime, même et surtout lorsque l'innocence de 68 est devenue le crime de 78, ou vice versa.

ET PUIS SURTOUT il y a le dialogue enfin possible entre toutes ces voix que seule l'illusion lyrique de 68 avait fait se rencontrer un court moment. Le reflux venu, chacun est rentré dans sa monophonie triomphaliste ou rageuse. Le montage restitue, on l'espère, à l'histoire sa polyphonie. Pas de rapprochements gratuits ici, pas non plus de cette courte malice qui consisterait à mettre des hommes en contradiction avec eux mêmes (qui ne l'a pas été, au moins une fois ?). Chaque pas de ce dialogue imaginaire vise à créer une troisième voix produite par la rencontre des deux premières, et distincte d'elles... Après tout, c'est peut être bien ça la dialectique ? Non, je ne me vante pas d'avoir réussi un film dialectique. Mais j'ai essayé pour une lois (ayant en mon temps passablement abusé de l'exercice du pouvoir par le commentaire dirigeant) de rendre au spectateur, par le montage, son commentaire, c'est à dire son pouvoir.

* Version ramenée à 3 heures en 2008



SIXTIES

PAR CHRIS MARKER

"CRS/SS" n'est pas un slogan de Mai 68. Il apparaît déjà pendant la grève des mineurs en 1948, il suffit de regarder le film de Louis Daquin pour le voir peint sur un mur. Petit exemple entre mille de la mythification désordonnée qui n'a jamais cessé d'envelopper les événements de cette décennie prodigieuse. Ce slogan répété à satiété comme l'expression même de la démesure et de l'ignorance de jeunes bourgeois exaltés avait été tracé à l'origine par une main prolétarienne. Ce qui ne le rend pas plus malin, d'ailleurs, mais il est des moments où on perd le sens de la nuance. C'est un coup de matraque judicieusement appliqué pendant une manif, et une semaine subséquente d'oreille en chou-fleur (pas grand-chose en regard de ce qui arrivait à d'autres) qui m'ont décidé la fois suivante à empoigner une caméra, déclenchant ainsi une série de causes et d'effets dont on trouvera ici les retombées filmiques.

Mais cela se passait en 1962. 1968 en serait l'apogée dans la vulgate gauchiste. Pourtant LE FOND DE L'AIR EST ROUGE s'articule autour de l'année 1967, considérée comme le pivot de la saga des Sixties. On a sans doute exagéré la portée du fameux éditorial de Pierre Viansson-Ponté "La France s'ennuie" en mars 68, un billet d'humeur à partir duquel s'est accréditée l'idée que Mai avait été un coup de tonnerre dans un ciel serein, que personne n'avait vu venir. Moi je ne m'ennuyais pas, et pour capter les ondes du séisme qui commençait à remuer la planète il n'était vraiment pas nécessaire d'avoir des dons de prophétie. Il suffisait de bouger et d'avoir les yeux ouverts. La chance m'ayant fait naître avec la bougeotte et *l'insatiable curiosité* de l'Enfant d'Éléphant, il me semble au contraire, lorsque je feuillette en pensée mon journal de l'année 1967, qu'il aurait fallu être un peu demeuré pour ne pas entrevoir ce qui s'annonçait. Au printemps : voyage à Cuba, en pleine hérésie, au point que le nom même de Cuba n'apparaissait plus jamais dans *l'Huma*, Fidel tempêtant contre le dogmatisme des manuels de marxisme-léninisme, rompant avec tous les parti communistes d'Amérique Latine, nous expliquant que le temps était venu de *"gens sans parti, neufs, en rupture avec ce modèle tiédasse, faiblard, pseudo-révolutionnaire de certains qui se disent révolutionnaires..."*, prenant si bien le contrepied de ses camarades russes qu'un an plus tard, au moment de prononcer le fameux discours où il s'alignerait sur l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie, tout le monde à La Havane était persuadé qu'il allait annoncer la rupture avec l'URSS (la douche n'en serait que plus glacée, mais ainsi va l'Histoire). Retour en France : un message de Besançon, et la première rencontre avec les grévistes de la Rhodiaca, grève avec occupation, une première depuis 1936, et un style de revendications totalement nouveau. *"Il est frappant de voir à quel point ces ouvriers relient la revendication économique immédiate à une mise en cause fondamentale de la condition ouvrière et de la société capitaliste : la dignité ouvrière, le sens de la vie et du travail sont mis en avant dans la plupart des interventions. Il ne s'agit donc pas pour ces hommes de négocier, à l'américaine, leur intégration dans la "société du bien-être", mais de contester cette société même et les biens de compensation qu'elle leur offre."* (*Nouvel Obs*, 22 mars 1967) Si ça ne sonne pas "soixante-huitard"... En juin, virée en Bolivie en compagnie de François Maspero à la recherche d'un certain Régis Debray, par ailleurs notre ami, récemment chopé par les sbires de la dictature bolivienne, afin d'apporter notre petite pierre à la campagne de gens honorables (Malraux entre autres) qui le protégerait peut-être d'une probable liquidation. On l'accusait d'être de mèche avec une bande de guerilleros qui opéraient dans la région de Nancagua, et un faisceau de rumeurs et d'informations confidentielles désignait déjà leur chef : le commandant Ernesto Guevara de la Serna, dit Che –en rupture, lui, avec à peu près tout le monde. Juillet : Paris de nouveau, pour la finition d'une aventure cinématographique collective originale, *Loin du Viêt-nam*. Depuis le début de l'année une équipe s'était constituée, variable, informelle, capricante, réunissant quelques pointures du genre Resnais, Godard, Varda, Lelouch, Ivens, Klein, et un nombre considérable d'inconnus, quelquefois techniciens de cinéma, quelquefois rien du tout, qu'attirait l'idée de faire œuvre militante tout en exerçant concrètement un métier de l'image. Derrière le propos explicite de dénoncer une guerre il n'était pas difficile de lire la recherche d'une façon nouvelle de travailler et d'être ensemble. À peine la copie standard tirée, je me retrouvais à Washington en train de courir avec la première vague de manifestants qui tentait –symboliquement, très symboliquement- de prendre d'assaut le Pentagone. Inséparable de la lutte contre la guerre, cette "contestation de la société" évoquée par les grévistes de la Rhodiaca était devenue le mot d'ordre de toutes les Universités ainsi que d'un nombre croissant de mouvements qui rejoignaient les grandes causes fondamentales, celle des femmes, celle des Noirs. Et à la fin de l'année nos copains de Besançon remettaient ça avec une grève. Maintenant nous étions mieux armés : l'épisode du printemps n'avait permis qu'une bande-son et quelques photos, cette fois nous pouvions filmer. Philippe Labro et Henri de Turenne me donnaient leur



accord pour un sujet dans leur magazine CAMÉRA 3, ils ne savaient pas dans quoi ils s'embarquaient. Et il faut bien dire qu'aujourd'hui le caractère documentaire de cet épisode se situe encore plus dans les péripéties de sa diffusion que dans le film lui-même. Nous avons tourné une grève, des grévistes, des ouvriers, des syndicalistes, ils parlaient naturellement de leurs conditions de vie et de leurs convictions politiques, rien de contradictoire avec la phrase de Camus qui figurait en exergue de CAMÉRA 3 *"Le journaliste est l'historien de l'immédiat"*. La direction de l'ORTF semblait avoir une autre conception du journalisme, sa réponse fut brève et claire : interdiction totale de l'émission. Avec un courage plutôt rare pour l'époque, Labro et Turenne se rebiffèrent, et menacèrent de saborder leur magazine si le sujet ne passait pas. Peu habituée à gérer une rébellion, la direction tangua, barguigna, et finalement capitula. Le sujet pourrait passer, à condition qu'il soit suivi d'un "débat" entre gens sérieux. D'accord pour le débat. L'effet de chaud-et-froid qu'il induirait ne pouvait que servir notre propos. Ainsi fut-il : on peut pour la première fois depuis sa diffusion en voir ici de larges extraits, et je vous prie de ne pas sourire en trouvant Jacques Delors parmi les gens sérieux invités à tempérer le caractère "extrémiste" des paroles ouvrières. Car c'est bien ce terme que mon camarade Henri emploie dans son introduction, et à lui seul ce détail jette un coup de projecteur meurtrier sur ce qu'était l'ORTF gaulliste. Mais il vaut la peine de s'attarder sur une phrase de cette introduction. *"Si nous diffusons ce témoignage... c'est que nous croyons qu'il reflète malgré tout (sic) un certain état d'esprit, un certain état d'âme qui existe dans une partie au moins de la classe ouvrière"*. On ne saurait mieux dire, et voilà pour le coup de tonnerre dans le ciel serein. Avec pour flèche du Parthe, le titre. Dieu sait qu'avec Mario Marret et Carlos de los Llanos, mes deux complices, nous nous étions cassé la tête pour trouver un titre qui ne soit ni trop plat ni trop provocateur. Jusqu'à ce qu'une monteuse de génie nous fasse réécouter les mots de Yoyo Maurivard à la fin du film, lorsqu'il s'adresse, face caméra, "aux patrons". *"On vous aura. c'est la force des choses, c'est la nature et... à bientôt j'espère !" "À bientôt j'espère !" le voilà, votre titre..."* Avouons que pour une émission diffusée le 5 mars 68, ce n'était pas mal trouvé.

Luttes étudiantes aux USA, éveil d'une nouvelle problématique dans la classe ouvrière, coups de boutoir un peu partout dans les orthodoxies de droite et de gauche, tout cela composait bien, comme on dit, une atmosphère. On peut comprendre que la France, en retard sur l'Histoire comme il lui arrive, se soit rattrapée l'année suivante sur la mythologie. Des circonstances particulières s'y prêtaient. La brutalité insensée de la police qui dès les premiers jours tapait sur tout ce qui bougeait, manifestants et passants, contribuant ainsi largement à transformer en émeute ce qui aurait pu n'être qu'un monôme un peu radical. Le beau temps, qui prêtait à ce mois de mai un air de fête : si il avait plu des cordes pendant la "nuit des barricades", elle eût été différente. Et la présence d'un ludion inventif et supérieurement intelligent, Dany Cohn-Bendit, qui donnait immédiatement au récit un sens et une profondeur que d'autres n'auraient peut-être pas su saisir. C'est la dilution de ces singularités autochtones dans une grande vague à laquelle de toute façon personne n'aurait échappé, dont 1967 avait vu le flux et déjà le reflux, qui allait être le ciment du mythe Mai 68. Un ciment solide. Quarante ans plus tard un président de la République pourrait encore y trouver la source de tous les maux, tandis que d'autres pleuraient sur un "esprit de Mai" qu'il fallait retrouver à tout prix dans les décombres de l'Histoire, comme Martin Luther allait rechercher dans les Écritures le secret d'une foi trahie.

Je ne sais pas s'il y a eu un esprit de Mai. Il y a bien eu un esprit en mai. Maurice Clavel y voyait l'Esprit lui-même, la révolte des forces spirituelles contre un monde matérialiste. C'était un point de vue, mais le bon côté de cette époque c'est qu'on peut en dire à peu près n'importe quoi en étant certain de toucher juste sous un angle et de se gourer gravement sous un autre. Il est trop facile d'en dénombrier les extravagances et les ridicules, tout le monde s'y est employé, et ce qu'on peut reprocher de plus grave au folklore soixante-huitard, c'est d'avoir fourni à ceux qu'il prétendait combattre un stock inusable de caricatures. Elles ont fini par recouvrir d'autres images de ce temps déraisonnable, ce qu'il transportait de vraie générosité, de véritable invention. En revanche il est intéressant de pouvoir y déchiffrer, comme en laboratoire, le schéma des grandes contradictions du siècle. Au moindre coût (pour ainsi dire pas de sang versé) il offre une sorte d'épuration de tous les processus révolutionnaires. Ce qui a commencé par un sympathique quoique un peu sot "il est interdit d'interdire" vire vertigineusement vite au "tout est interdit sauf nous". L'ennemi principal n'est déjà plus un Pouvoir quasi-abstrait que l'on conjure avec des rites (slogans, discours, meetings –on vit avec le fantasme de la prise du Palais d'Hiver, personne n'aura jamais l'idée de marcher sur l'Élysée) mais l'autre parti, l'autre secte, l'autre groupuscule. L'amusant, c'est que le Pouvoir lui-même se sent beaucoup plus menacé qu'il ne l'est en réalité, les souvenirs de Michel Jobert et de Constantin Melnik en disent long sur la véritable panique qui s'était emparée des puissants. Dans ces limbes de l'Histoire se développent tous les simulacres. Un des plus saugrenus, l'occupation du siège de la Société des Gens de Lettres par une Union des Écrivains (rien que le titre donne déjà des sueurs froides à qui a connu l'Union Soviétique) nommée ainsi par antiphrase puisque ses trois composantes ne cesseront pas de s'entre-déchirer au nom de la pureté révolutionnaire. Car nous y voilà, on fait la Révolution. Un aveu : lorsque j'entendais mes camarades se gargariser de ce mot, j'avais tendance à y entendre une métaphore, une façon un peu sexy de baptiser les vraies transformations de pensée ou de moeurs qui s'accomplissaient sous nos yeux, qui n'étaient pas négligeables, et qui laisseraient des traces. Et comme je l'ai déjà dit, personne n'esquissait une vraie stratégie de prise du pouvoir. Quand je lis aujourd'hui leurs mémoires, je découvre qu'en fait ils y pensaient, ils se le racontaient, ils en rêvaient, et je me demande toujours avec perplexité quelles images précises ils pouvaient plaquer sur ce rêve. Parce que, le président Mao –qui n'a pas dit que des bêtises- nous l'avait bien énoncé, "la Révolution n'est pas un dîner de gala". Che, dont tout le monde aimait (déjà) la photo, et que presque personne n'avait lu, était encore plus technique. "La haine comme facteur de lutte, la haine intransigeante de l'ennemi qui entraîne plus loin que les limites naturelles de l'être humain, et le convertit en une efficace, violente, sélective et froide machine à tuer". Ça sonne encore mieux en castillan "Una efectiva, violenta, selectiva y fría máquina de matar". Il m'arrivait de demander à tel ou telle si vraiment c'était ce qu'ils souhaitaient à leurs enfants, devenir d'efficaces, violentes, sélectives et froides machines à tuer. Les réponses étaient généralement dilatoires. En fait, dans un pays doté d'un pouvoir fort, même si momentanément paralysé, cette révolution avait un autre nom : la guerre civile. "La seule guerre juste" osait dire un allumé. Certains sauteraient allégrement le pas : Serge July, Alain Geismar, "Vers la guerre civile", 1969. "Sans vouloir jouer aux prophètes (encore heureux), l'horizon 70 ou 72 de la France, c'est la révolution". L'horreur des deux grandes guerres civiles du XXe siècle, la russe et l'espagnole, aurait pu conduire à employer les mots avec moins de... (restons mesurés) légèreté. Mais le mythe était le plus puissant, et il le resterait longtemps. Je me souviens de ma dernière conversation avec Althusser. Il revenait du Portugal, en pleine "révolution des œillets", et cette fois ça y était. Après bien des sursauts inaboutis, dont notre mois de Mai, le Portugal allait accomplir la première révolution socialiste depuis 1917, la consolider, et à partir de là l'étendre à l'Europe toute entière. Je l'écoutais avec l'impression d'être en apesanteur. Celui qui était en face de moi n'était pas un jeune gauchiste sympathique et farfelu, mais un des plus grands intellectuels français. Pour lui comme pour d'autres le fond de l'air était, serait toujours rouge. Et le rouge resterait toujours au fond. Pour mai en tout cas, le coup d'arrêt vint vite : au premier mort. Ce n'était pas bien sérieux pour des révolutionnaires, mais il est évident que le meurtre de Pierre Overney, tué par un vigile de chez Renault, allait ramener tout le monde au vrai poids des vies, des choses et des mots. Côté ouvrier, la grande déferlante rencontrait ses digues, phénomène qu'Edgar Pisani résumerait en une phrase "une terrible complicité entre l'appareil conservateur de la CGT et l'appareil conservateur du gouvernement". Et un grand désordre s'empara des esprits. Les petites luttes claniques tiraient, étrangement, une sorte de surdétermination du fait qu'elles avaient lieu dans cet espace flou de la révolution imaginaire. Livrées à elles-mêmes au milieu d'un pays rassuré, elles redevenaient chétives et sans but. L'Anarchisme historique était mort - héroïquement - en Espagne. S'y référer maintenant n'avait pas plus de sens que d'être royaliste -sauf à en faire un fonds de commerce, d'ailleurs inépuisable. Le Parti Communiste, ayant raté toutes les perches que lui tendait l'Histoire, avait commencé sa lente vrille d'avion sans moteur. Le maoïsme français, lui, resterait une date dans l'histoire de la tératologie.

La bêtise des imbéciles est une plaie, mais statistiquement on est bien obligé de faire avec. Ce qui est fascinant c'est la bêtise des gens intelligents, et dans ce cas précis, souvent des plus intelligents. Il arrivait qu'on éprouve une douleur presque physique à voir l'intelligence et le caractère s'engluer là-dedans -je ne parle pas des pitres de Tel Quel, mais de vrais caractères, de vraies intelligences. Et d'ardents antifascistes célébraient les gardes rouges, Hitlerjugend en désordre... Enfin il y eut la très petite minorité qui prit au mot la logomachie révolutionnaire et s'enferma dans une lutte armée que même Che n'aurait pas conseillée à ce moment-là, en ce lieu-là. Et sur quelles bases, avec quelle bouillie verbale... " *Dans l'esprit de mes camarades, cette action (l'assassinat de Georges Besse, PDG de Renault) était censée ralentir la marche de la recomposition bourgeoise et aggraver ses contradictions internes, et ainsi l'affaiblir dans la guerre des classes*". Cette citation est rapportée par Régis Schleicher, et il est d'ailleurs incroyable que la seule autocritique intelligente et digne d'Action Directe soit passée pratiquement inaperçue. " *À vingt ans de distance*" écrit-il " *force est de constater que l'hypothèse que nous défendions a failli. A moins d'obnubilation, de cécité intellectuelle et d'incapacité à comprendre le mouvement réel des choses, il convient d'accepter que le mouvement révolutionnaire et le mouvement social nous aient donné tort*". Les petits inquisiteurs qui refusaient à

Nathalie Ménigon sa libération conditionnelle parce qu'elle ne se "repentait" pas auraient dû se demander (pure rhétorique, ces gens-là ne se demandent jamais rien) si la qualité d'une réflexion n'a pas un certain rapport avec la situation de celui qui réfléchit. Schleicher était en taule, mais sous un régime normal, il faisait lui-même le bilan de ces années dures, amitiés et violences incluses, mais en fin de compte humaines. Garder quelqu'un dans des conditions infra-humaines (lorsque Nathalie demandait au moins la compagnie d'un chat, et qu'on la lui refusait...) et exiger en plus qu'il ou elle demande pardon, c'est ignoble mais c'est d'abord très bête. Comme si se cramponner à ses actes, les justifier envers et contre tout n'était pas, plutôt que le signe qu'on y croit encore, le dernier recours de la dignité.

" *Vous m'aurez tout pris mais vous ne m'entendrez pas vous donner raison*". Rendue à un monde où on pense autrement que contre ceux qui vous martyrisent, Nathalie Ménigon sera peut-être capable du même effort sur soi que Schleicher. Mais de lui, encore une chose à retenir : trois courtes phrases qui devraient travailler quelques consciences. " *Certains affirmaient que le pouvoir est au bout du fusil. J'adhérais à cette thèse. D'autres, qui la professaient, nous ont laissé l'assumer.*"

Ailleurs les choses ont été plus violentes, plus difficiles qu'en France, mais la courbe a partout été la même. C'est pour avoir glané quelques traces de ces années lumineuses et troubles que j'ai bricolé mes films. Ils ne prétendent à rien d'autre que d'être cela, des traces. Même le plus mégalo, le FOND DE L'AIR (originellement 4 heures, sagement ramené à trois, mais sans modification du contenu, juste un raccourcissement, et un petit monologue de conclusion) n'est en aucune façon la chronique d'une décennie. Ses lacunes, déjà inévitables, deviendraient indéfendables. Il s'articule autour d'un thème précis : ce qui advient lorsqu'un parti, le PC, et une grande puissance, l'URSS, cessent d'incarner l'espoir révolutionnaire, ce qui naît à leur place, et comment se joue l'affrontement. L'ironie est que trente ans plus tard la question ne se pose même plus. L'un et l'autre ont cessé d'être, et ce qui reste comme chronique, c'est celle de l'interminable répétition d'une pièce qui n'a jamais été jouée.



L'APPRENTISSAGE DE NOTRE GÉNÉRATION

PAR RÉGIS DEBRAY, IN *ROUGE*, 28 DÉCEMBRE 1977

Ce film est un miroir tendu à chacun d'entre nous, un miroir qui se promène par tous les chemins que nous avons fréquentés ou traversés (luttres anti-Vietnam, pro-Amérique latine, Mai 1968, essor et déclin du gauchisme, cycles «Union et rupture» de la gauche officielle, etc.) et qui nous invite à réfléchir avec lui sur le voyage et sur son but.

Juste assez subjectif pour ne pas être didactique, assez objectif pour ne pas verser dans la gratuité, le film puise à tous les genres - poème visuel, lettre-confiance, chronique, reportage, essai - pour les fondre à la fin en un seul : la description explicative de dix années d'itinéraires à travers le monde. Tout pouvoir nous veut sans mémoire et les mass media aujourd'hui ont les moyens d'accomplir cette volonté immémoriale du pouvoir politique. L'événement efface le processus, les lignes causales éclatent, chaque jour est nouveau. Chris Marker a retourné l'audio-visuel contre lui-même, en traitant l'image instantanée comme un écrivain fait avec ses notes écrites, un archiviste avec ses documents : pour transformer l'événement en expérience, relier les dates, les faits, les gens les uns aux autres de façon à retrouver un sens, c'est-à-dire un ensemble. Chris Marker prend le contre-pied du jeu de l'actualité, il la remet sur ses pieds en en faisant une séquence d'histoire, et non l'évanouissement de toute histoire. Combiner la mémoire et la fidélité n'est pas facile. Généralement; ceux qui se retournent en arrière - en matière politique -, c'est pour régler des comptes. Marker ne règle aucun compte personnel, et à personne : ni à Cuba, ni au Vietnam, ni à Mai 1968. Il interroge, recoupe, confronte - mais pas en policier : en témoin. Pas pour confondre tel ou tel mais pour mieux distinguer parmi les choix à faire demain entre les culs-de-sac et les brèches impossibles.

[...]Une histoire d'apprentissage, ce n'est pas toujours drôle, surtout quand c'est l'apprentissage de l'Histoire tout court. Ce peut être un peu trop lent ici - trop elliptique là. Mais-il y a toujours l'humour, la bonne distance, et la gravité. Il y a les déboires, les rues barrées, les âneries rétrospectives. Mais à la fin, on est beaucoup plus fort, et mieux armé qu'au début. Fin de l'adolescence. Chris Marker fait des adultes, sans ricaner sur la jeunesse.

REPÈRES

ESCALIER D'ODESSA

Historiquement, il n'y a jamais eu de massacre sur les marches d'Odessa. C'est une idée géniale de metteur en scène. («C'est la fuite même des marches qui a engendré l'idée de la scène. C'est leur volée qui a fait s'envoler l'imagination du metteur en scène» écrit Eisenstein dans un article de 1945.) Il ne savait pas qu'en même temps, il mettait en scène l'imaginaire de plusieurs générations.

CIVILISATION

«Quelque horreur que nous inspirent certaines situations, celle par exemple du galérien antique, ou du paysan de la guerre de Trente Ans, ou de la victime de la Sainte Inquisition, ou du juif exposé au pogrom, il nous est tout de même impossible de nous mettre à la place de ces malheureux.»

FREUD, *Das Unbehagen in der Kultur*, 1929

INFORMATION

La séquence du pilote américain ne montre pas que les Américains napalmaient le Viêt-nam, mais un Américain se montrant en train de napalmer le Viêt-nam. Le mode d'information fait partie de l'information, et l'enrichit. C'est un des principes de choix des documents : chaque fois que c'était possible (écrans de télévision, lignes du kinescope, citations d'actualité, lettre enregistrée sur mini cassette, images

tremblées, voix de radios, commentaires des images à la première personne par ceux qui les ont captées, rappel des conditions de tournage, caméra clandestine, ciné tract...), rapprocher le document des circonstances concrètes de son élaboration, faire en sorte que l'information n'apparaisse pas comme cosa mentale, mais comme une matière avec son grain, ses aspérités, quelquefois ses échardes.

RUDI DUTSCHKE / ULRIKE MEINHOF

«L'origine de la guérilla urbaine vient de plus loin... C'était alors la guerre du Viêt-nam et son approbation silencieuse par les puissants de ce pays. C'était alors la révolte étudiante, une floraison d'utopies révolutionnaires auxquelles il ne fallait à aucun prix laisser leur chance dans ce pays. Oui, nous savons et nous n'oublierons jamais comment a commencé ce carrousel de la mort.»

DANIEL COHN BENDIT, Francfort, le 18 octobre 1977

GUÉRILLA

«Il est significatif que l'un de ces échantillons de révolutionnaires de plus en plus typiques en Amérique latine, Mario Monje, qui arborait le titre de Secrétaire du Parti Communiste de Bolivie, ait prétendu disputer au Che la direction politique et militaire du mouvement... Le Che n'a jamais eu d'intérêt personnel pour les charges, les commandements ou les

honneurs, mais il avait la ferme conviction que dans la lutte révolutionnaire guérilla forme fondamentale d'action pour la libération des peuples d'Amérique latine, étant donnée la situation économique, politique et sociale de presque tous les pays du continent le commandement militaire et politique devait être unifié, et que la lutte ne pouvait être dirigée que de la guérilla... Et, sur ce point, il n'était pas disposé à transiger ni à confier à une tête creuse sans expérience, aux vues étroites et chauvines, le commandement d'un noyau guérillero destiné à mener, lorsqu'il aurait pris de l'ampleur, une lutte à grande échelle en Amérique du Sud..."

FIDEL CASTRO, *Introduction au Journal de Bolivie*

MAI 1968

"Le franc français n'est plus coté à la Bourse d'Amsterdam cet après midi... Les deux plus grandes banques allemandes, la Deutsche Bank et la Dresdner Bank, ont annoncé au début de cet après midi qu'elles cessaient d'afficher les francs français..."

RTL, 30 mai 1968

"Et c'est tout... Voilà les menaces qui correspondent aux excommunications de jadis. Je n'ai pas intercepté de radios ainsi conçus : si le Mouvement continue, musiciens français annulent pièces de Satie... Si le Mouvement augmente, philosophes français incapables désormais définir doute méthodique... Si le Mouvement triomphe, lycéennes refusent cueillir aïelles au chant passereaux... Mais je n'insiste pas. J'ai fait le dernier effort pour empêcher la France de devenir une société anonyme, j'ai échoué. Que notre Seine une minute agitée se calme donc sous l'huile minérale..."

JEAN GIRAUDOUX, *Perceval*

POUVOIR

"Les chefs, en s'élevant, s'éloignent des masses, et les masses commencent à les regarder de bas en haut, ne se décidant pas à les critiquer. Ce fait ne peut pas ne pas provoquer un grand danger de détourner les chefs des masses et d'éloigner les masses des chefs. Et cela peut faire que les chefs deviennent présomptueux et se croient infaillibles." *Discours de Staline, 1927*
"Staline s'est effectivement laissé prendre au piège de la métaphysique... Staline est responsable de la fausse éducation donnée à beaucoup d'hommes dont la pensée s'est embourbée dans un excès de métaphysique, c'est pourquoi ils ont commis des erreurs en politique. Quand par hasard ils se trouvent aux prises avec des opinions divergentes, ils les écartent. Une seule solution pour les contre révolutionnaires : la mort... Mais la vie réelle a montré à Staline qu'on ne pouvait pas toujours agir de cette manière. Même Staline ne pouvait pas leur couper la tête à tous..."

MAO TSÉ TOUNG, *Résumé de la conférence des secrétaires provinciaux et municipaux, Janvier 1957*

EAU (AU MOULIN)

"L'insistance sur les contradictions de la gauche relève évidemment de la bonne vieille métaphore

de l'eau portée au moulin de l'Adversaire... Alors, métaphore pour métaphore : pendant cinquante ans, certains intellectuels de gauche ont évité d'apporter de l'eau au moulin de l'Adversaire en faisant du vent avec leurs démentis, leurs négations de l'évidence, leur volonté de ne rien savoir... Ensuite on s'est aperçu que le moulin de l'Adversaire était un moulin à vent."

GUILLAUME

FEMMES

"Ce n'est pas seulement elle (Beatriz Allende) qui s'est suicidée. Cela engage toutes les femmes qui survivent dans les limites de l'action et de la mort. Parce qu'une femme au milieu des hommes ne peut pas parler, parce que cette solitude des femmes, cette autodestruction quotidienne est aussi une forme de suicide... Le vrai politique doit contenir l'existence des gens. On ne lutte pour les autres que si on lutte aussi pour soi même..."

CARMEN CASTILLO, *Libération, 15 octobre 1977*

LOUPS

"La queue entre les jambes
comme des chiens
Tourné vers le ciel
votre museau étonné
Est-ce le châtiment
qui tombe des cieus
ou bien
la fin du monde?
Tout
se tord
dans vos têtes
Mais
on vous a tirés debout
depuis les libellules d'acier...
Sourions à l'ennemi
de notre sourire de loups
pour couper court aux rumeurs
Mais sur la neige tatouée de sang
notre signature
-nous ne sommes plus des loups"

VLADIMIR VISSOTSKI ¹

¹ Est-il utile de préciser que je ne connaissais pas cette chanson, toute récente de Volodia Vissotski

CHRIS MARKER PAR LUI-MÊME

Né en 1921

Filme, photographie, voyage, aime les chats.

Principaux films :

- La Jetée (1962)
- Le fond de l'air est rouge (1977)
- Sans Soleil (1982)
- Le Tombeau d'Alexandre (1993)
- Une journée d'Andrei Arsenevitch (1999)
- Chats Perchés (2004)

REPRISES

PAR CATHERINE ROUDÉ

L'historique de production du Fond de l'air est rouge est long et agrémenté de nombreuses interventions sur le documentaire présenté pour la première fois au public en novembre 1977. Le travail entamé en 1973 n'est considéré comme définitif qu'à l'occasion de l'édition d'un coffret DVD « sixties » en mai 2008. Dès 1978, l'achat du film par deux chaînes de télévision d'Allemagne de l'Ouest impose une réduction du film qui s'accommode mieux aux exigences d'une diffusion télévisuelle (à l'origine Le Fond de l'air est rouge dure quatre heures, soit deux parties de deux heures chacune) et qui s'adapte à un public étranger en atténuant les débats trop exclusivement franco-français.

Pour cette diffusion, Chris Marker ne se contente pas d'opérer des coupes qui ramènent la durée du film à trois heures. Il livre de son film « une version entièrement repensée et reformulée ». Cela implique l'écriture de nouveaux textes qui condensent les informations supprimées dans le montage et fournissent des explications sur les événements cités. Deux versions anglaises sont réalisées coup sur coup, en 1988 pour la chaîne de télévision britannique Channel 4 et en 1993 à l'initiative du Ministère des affaires étrangères. De l'une à l'autre on note un perfectionnement de la traduction anglaise, et l'ajout parlé de détails informatifs. Elles sont probablement élaborées sur le modèle de la version allemande, appelée en 1978 à devenir la « version internationale » du film. On peut toutefois se demander si les « textes de liaison », comme les appelle Chris Marker, sont repris à l'identique ou s'ils témoignent, en 1988, d'une prise de recul par rapport à la décennie écoulée. Un monologue conclusif est ajouté aux images du défilé du premier mai 1977 terminant le film. Ce monologue est également adjoint à la version française, qui fait l'objet en 1993 d'une diffusion sur la chaîne câblée Planète. La « version internationale » est reprise une nouvelle fois pour la diffusion simultanée en français et en allemand sur Arte en 1996. Le refus de la chaîne de passer le film dans sa version originale rend nécessaire la réduction de la version française à trois heures, au grand regret de Chris Marker qui refuse de s'impliquer et propose à Iskra de « prendre la version anglaise comme conducteur, et faire en collaboration avec Arte (“quand je dis “faire” c'est vous qui faites bien sûr”) deux voice-over, française et allemande (...). » C'est finalement en 1998, à l'occasion de la rétrospective « Marker mémoire » à la Cinémathèque française, que Chris Marker s'attelle une nouvelle fois au Fond de l'air est rouge pour en livrer « la seule version de référence ». Refusant de laisser penser à une quelconque modification du contenu, le cinéaste insiste sur l'élimination de longueurs pour « le confort du spectateur ». Les coupes opérées n'en sont pas moins significatives.

La sortie du DVD en 2008 ne donne lieu à aucune modification, si ce n'est l'ultime perfectionnement d'un plan auquel est ajouté le son. C'est peut-être dans la conception du DVD (films sélectionnés et livret) qu'il faut chercher une ultime volonté de Chris Marker d'actualiser son film de 1977.



SORTIE NATIONALE LE 30 OCTOBRE 2013

180MN - DCP - 1,37 PILLARBOX - MONO

www.farlefilm.net

facebook.com/lefondelairestrouge

PROGRAMMATION
Jean-Jacques Rue
T: 06 16 55 28 57
jjrue@iskra.fr

ATTACHÉES DE PRESSE
Les Piquantes
T: 01 42 00 38 86
alexilo@lespiquantes.com

CONTACT ASSOCIATIONS
Philippe Hagué
T: 06 07 78 25 71
philippe.hague@gmail.com

DISTRIBUTION
Iskra
T: 01 41 24 02 20
distribution@iskra.fr